

Qui sommes-nous ?

Notre couple

Notre histoire d'amour remonte à la cour d'école. Déjà, à la récréation, cette belle tête blonde, souriante et très joyeuse, m'attire, mais je n'ose l'approcher. Âgé d'un an de plus que moi, il fait partie des grands. Par le biais d'amis en commun, nous nous côtoyons davantage, puis nous nous perdons de vue pendant deux ans, car je déménage de Frangy. À nos retrouvailles, les tentatives d'approche du blondinet à mon égard se succèdent. D'abord sur ma réserve, car un peu vexée d'un « vent » de sa part d'avant mon déménagement, je suis tout de même très heureuse, mais pas téméraire. Sa technique d'approche qui consiste à m'envoyer des copains soi-disant amoureux de moi fonctionne bien, car évidemment, je ne ressens aucun sentiment pour eux. Cela révèle mon amour grandissant pour lui. L'année de mes 15 ans, nous sortons ensemble à la fin de l'été, et je sais dans mes tripes que c'est le bon. Je me sens très rapidement apaisée, heureuse et naturelle avec lui. Cette histoire va durer longtemps, je le ressens et lui en parle. Il sourit et me dit :

— On verra bien !

À se demander si la femme développe en elle l'instinct amoureux comme l'instinct maternel !

Dans ma 21^e année, nous nous installons ensemble dans l'appartement prêté généreusement par ses parents. Lui a fini ses études de commerce et termine son service militaire dans la gendarmerie. Moi, je suis en troisième année de mes études d'architecture. À cette

période, Christophe est adorable, bien que parfois un peu macho, pensant probablement que la tenue de la maison est une des tâches réservées aux femmes. Il travaille dans l'entreprise familiale, même s'il préférerait devenir gendarme ou être rattaché aux enquêtes judiciaires. Pour ne pas contrarier son papa qui compte sur son fils à ses côtés, il accepte de travailler avec lui au sein du garage automobile, temporairement du moins. Après des études commerciales, puis de comptabilité, des stages dans la communication, il cherche à faire valoir ses compétences professionnelles, n'ayant jamais appris le métier de mécanicien garagiste. Il s'occupe des missions administratives, puis passe le permis poids lourd pour faire les dépannages sur les routes et le tronçon d'autoroute dont l'entreprise familiale a l'exclusivité.

C'est une petite PME dynamique et diversifiée, où il faut être polyvalent et savoir jongler d'une tâche à l'autre, à un rythme soutenu. Christophe apporte beaucoup dans la réorganisation de l'entreprise, gérant tout ce qui est lié à l'informatique grâce à ses compétences. Par son dynamisme, sa perspicacité et sa joie de vivre, l'entreprise ne cesse de progresser et chacun a un rôle majeur. Les années passent sans qu'il regrette son choix d'être resté. Ses parents ont beaucoup de chance d'avoir un fils engagé et bosseur, disponible à tout moment, même la nuit, les week-ends et jours fériés. Son entente avec la petite équipe en place lui permet de tenir face au rythme de travail acharné et au peu de jours de congés qui lui sont accordés. Les us et coutumes de cette entreprise familiale, comme de bien tant d'autres, sont ceux où le père de famille travaille dur pour s'en sortir, sans prendre le temps de vivre, ni pour lui-même, ni pour sa famille, pensant bien faire. La réussite, la fierté, coûte que coûte. Les heures s'enchaînent, le garage ne ferme jamais. L'épouse doit assurer toute l'intendance de la maison, gérer les enfants, la scolarité, les petits bobos de tous les jours, les trajets pour l'école et les loisirs des enfants, etc. Le tout, en travaillant avec son époux dans l'entreprise familiale bien sûr, sans salaire ni contreparties ! Mon futur mari a grandi dans ces valeurs familiales. Il se retrouve à présent dans ce schéma de vie professionnelle.

Ce long aparté pour expliquer pourquoi Christophe est plutôt macho au début de notre vie commune, non par sa faute, mais parce que c'est le schéma familial éducatif dans lequel il a grandi. Aussi, peut-être que ça l'arrange un peu que sa copine soit encore étudiante, car elle semble avoir plus de temps pour s'occuper de toutes les tâches d'intendance et paraît même en avoir envie. C'est vrai, c'est le cas. Je râle parfois bien sûr, mais il n'a guère le temps de toute façon, car il part au travail à toute heure, week-ends et nuits compris. Dépanneur autoroutier 24 h/24, accidents, actions, sécurité, rapidité, gendarmes, pompiers, gestion des risques, adrénaline... Autant de mots pour qualifier ce pour quoi il aime passionnément son travail. Chaque jour ne ressemble à aucun autre. Parfois, c'est calme. Parfois, c'est un rythme de pure folie, surtout en périodes estivales ou de vacances.

Nous sommes en décalage dans nos deux rythmes de vie. Fréquemment, les repas de fête en famille sont interrompus par la sonnerie du téléphone annonçant une intervention. Son savoir-faire et sa cordialité rassurent les gens désorientés qui viennent d'avoir une panne ou un accident.

Ce qu'il ignore à cette époque, c'est que ce long apprentissage de ce métier exercé durant dix-sept ans, « *rempli d'adrénaline* », le forge peu à peu pour un futur métier : celui de « *papa super héros* » !

La gestion du stress sera le mot-clé pour nous, jeunes parents débutants.

2004

Laura, notre premier enfant

La grossesse se déroule tout bien. On m'appelle « vomito », car je pars régulièrement aux toilettes, prise de nausées. Elles ne me quittent pas jusqu'au jour de l'accouchement. Une petite fille arrive dans ma 32^e année. Tout doit se passer normalement, on travaille tous les deux et on est heureux dans notre travail.

Ses premiers jours de vie sont pourtant compliqués. À peine née, elle rejoint le service de néonatalogie, pour y être surveillée en permanence, le temps de reprendre des forces et de fixer son taux de glucose.

Mais revenons quelques heures en arrière. Grossesse sans soucis. Accouchement par voie basse le jour prédit par ma gynécologue, telle une « savante confirmée ». Les premières contractions ont débuté un samedi soir lors d'une raclette-party avec ma belle-famille. Arrivée à la maternité de Genève à 6 h 30 du matin, pensant la naissance imminente. Mais gros bébé annoncé, premier accouchement, les heures défilent à l'hôpital. On me conseille de marcher afin d'accélérer le travail. C'est tellement incompatible de marcher avec les douleurs ressenties ! Dilatation très progressive jusqu'à 21 h, de plus en plus douloureuse au point où je ne prends plus de plaisir à vivre cette naissance. Je suis épuisée et pleure à chaque contraction, la douleur devenant insupportable. Je ne parle plus. On m'annonce que malheureusement, la dilatation reste encore trop lente et que le bébé n'arrivera pas avant deux voire trois heures. Je réclame la péridurale pour être en mesure de poursuivre pleinement cette naissance avec consen-

tement. Le futur papa est gentiment invité à quitter la pièce le temps de laisser l'anesthésiste accomplir ce geste si angoissant pour toute maman. On me demande de ne plus bouger lors de la contraction suivante. Cela semble impossible et irréel. J'ai si peur. Je demande encore une ou deux minutes pour pouvoir gérer cette contraction si violente qui me tortille. Puis c'est bon, on me pique. Ça marche ! C'est juste magique. Le sourire me revient. Je n'ai plus mal, mais sens mon ventre se contracter. Je vérifie sur le monitoring. À cet instant précis, une énorme contraction arrive, et oh quel bonheur ! Je la vois s'inscrire sur le tracé si énergiquement, tandis que je la ressens avec douceur, telle une vague agréable. Je suis si soulagée et heureuse. Le futur papa peut entrer, et là, c'est une femme rayonnante qu'il retrouve, qui parle, qui rigole à nouveau. Il n'en revient pas. Les heures passent, on est bien.

Vers 23 h 30, la sage-femme m'informe que l'on va gentiment s'installer pour pousser, c'est le moment. L'adrénaline m'envahit, j'ai peur. Je pousse, mais la descente reste longue et difficile. Au bout d'un certain temps de poussées périlleuses, le visage de la sage-femme se crispe légèrement. Elle s'en va puis revient avec le médecin ainsi que d'autres blouses blanches. Le médecin est italien, très calme. Je le connais, car je l'ai rencontré lors de ma toute dernière visite médicale prénatale. Il écoute les indications de la sage-femme, puis me sourit et prend la parole pour m'expliquer calmement la situation. Le bébé semble souffrir à chaque contraction, avec son rythme cardiaque qui baisse un peu. Mais la situation ne lui paraît pas si délicate, car il se souvient que lors de mon dernier contrôle, il avait constaté que le rythme cardiaque du bébé était lent, calme, mais régulier. C'est plutôt normal que le bébé soit lui aussi un peu fatigué par ce long travail. Il ne faut pas s'inquiéter pour l'instant.

Sa façon d'apaiser toute cette soudaine agitation me convient parfaitement, je me sens en confiance et rassurée. L'équipe part et les poussées reprennent. Mais une vingtaine de minutes plus tard, le médecin est appelé à nouveau, pour donner un petit coup de pouce à ce gros bébé qui a du mal à sortir. Il me montre les deux forceps. Je me souviens avoir paniqué en voyant la longueur de ces sortes de

grandes cuillères géantes. Je dois faire une drôle de tête. Le médecin me dit de ne pas m'inquiéter, que cela est impressionnant, mais que cela ne va ni blesser le bébé ni la maman. J'ai peur qu'il ne défigure le visage de ma fille pour atteindre son menton ! Faut croire que la petite puce s'est dit la même chose, car à peine une des deux cuillères positionnées qu'elle entame sa descente finale. Le médecin s'en félicite et me rassure. À peine la tête sortie, notre petite fille ouvre grands les yeux. C'est magique pour le papa qui assiste à la naissance ! Cela vient contraster avec toute cette action médicale tonique des infirmières qui ont placé leurs avant-bras sur mon ventre avec une telle puissance pour aider le bébé à sortir, que c'en est presque barbare !

À présent, c'est un pur moment de douceur et de bonheur que l'on vit. La petite, bien que violacée et ne poussant aucun cri, est mise contre ma poitrine. Dieu que c'est intense, si chaud, si puissant, ce moment où l'on touche pour la première fois son bébé ! Je n'en reviens pas. Je fais connaissance avec ce miracle de la vie. Je ne réalise pas que ce beau bébé est le mien. Le papa est convié à couper le cordon. Moi, je ne la quitte plus des yeux.

Elle ne reste pas longtemps sur moi, car l'équipe médicale a des tas de gestes à faire ailleurs, dans une pièce voisine. Comme c'est notre premier enfant, nous nous laissons porter par l'incroyable professionnalisme de l'équipe, qui en réalité, est dans l'urgence absolue de survie, sans rien laisser transparaître aux parents.

Pendant ce temps-là, le médecin, toujours aussi calme et apaisant, m'explique qu'il doit entreprendre un peu de couture. Grâce à la péridurale, je ne ressens rien heureusement, uniquement cette drôle de sensation de resserrement de fil. On est en apesanteur après ce moment de vie intense. Le papa regarde ce travail de haute couture sans réaliser ce qu'il est en train de fixer. Puis il en prend soudain conscience, et s'éloigne légèrement, gêné d'être aux premières loges de cette intimité si particulière que vit sa femme. Quelque temps plus tard, lorsqu'il me racontera cet événement, nous en rirons beaucoup.

L'infirmière nous demande si nous avons choisi un prénom.

— Oui ! Laura.

Nous entendons les pleurs d'un bébé qui crie fort à côté. On se regarde avec le papa.

— Est-ce que c'est elle ?

Effectivement. Elle est donc née à 01 h 43, le lundi 29 mars 2004. Elle pèse 3 kg 700 et mesure 51 cm. Nous sommes sur un petit nuage, épuisés, mais comblés.

Laura revient auprès de nous, toute belle, colorée cette fois-ci, avec son petit pyjama rose des Hôpitaux Universitaires de Genève (HUG), pour la fameuse tétée du colostrum si précieux. Quelle sensation de pure folie que cette aspiration du mamelon avec une énergie incomparable ! Waouh, ça fait un mal de chien, c'est terriblement douloureux, oui ! La sage-femme repositionne l'enfant, m'indique comment mettre mon doigt autour de mon mamelon pour aider le bébé à bien le placer dans sa bouche. Ah, ça va mieux. C'est supportable. Pas encore agréable, loin de là, mais je reste confiante et je sais que cela le deviendra, j'en suis persuadée.

Le papa, épuisé par cette très longue journée qui a débuté la veille au matin, profite de cette accalmie pour nous embrasser et rentrer à la maison se reposer. Il doit encore prendre la route pendant plus d'une trentaine de kilomètres. À peine partie, l'équipe médicale m'annonce que Laura va bien, mais qu'elle n'arrive pas à fixer son taux de glycémie. Par conséquent, elle va être admise au service de néonatalogie, le temps de stabiliser la situation et de reprendre des forces. Je ne comprends guère le problème évoqué, je n'en ai jamais entendu parler, je crois. Mais pas d'inquiétude, elle est entre de bonnes mains, je la leur confie. Un dernier bisou et chacune, nous partons dans une direction opposée.

Dans ma chambre, il y a une autre maman avec son bébé qui dort. Une très douce infirmière m'installe gentiment, tout en m'indiquant que je n'ai pas de soucis à me faire pour ma fille et que je pourrai aller la voir dès mon réveil. À présent, je peux dormir.

Quelques heures plus tard, pensant avoir dormi très longtemps, je sursaute dans mon lit, comme affolée, transpirante, avec un sentiment de grand vide, celui d'avoir abandonné mon enfant. Je n'arrive pas à me raisonner, je dois la rejoindre au plus vite. L'infirmière de nuit est toujours là. Elle me dit que ce sentiment est bien normal et que comme promis, on va me conduire auprès de Laura. Je réalise que le papa n'est toujours pas informé de la situation. Il faut absolument le prévenir. Je n'ai ni téléphone portable ni ligne de téléphone active pour l'instant dans ma chambre. On me rassure : je peux l'appeler depuis une cabine publique située au rez-de-chaussée à l'accueil.

Tandis que nous nous rendons au service de néonatalogie, je le joins. Il est autant surpris que moi et me promet de revenir assez vite.

Laura semble aller bien, elle ne pleure pas, contrairement à la plupart des bébés autour d'elle. Elle paraît calme et sereine. Je suis tout de même rassurée. De petits câbles captent le battement de son cœur, et un petit tuyau est scotché au coin de sa bouche. Elle n'arrête pas de sortir sa langue comme pour expulser ce drôle de fil qui la dérange. L'infirmière termine les soins du petit voisin avant de tout m'expliquer. C'est si apaisant d'être aux côtés de ma fille, je la trouve changée depuis cette nuit. Son visage est marqué, mais ses traits paraissent plus ronds, comme plus détendus. Je résiste à l'envie de la prendre contre moi, mais cela reste une manipulation délicate à faire avec tous ces câbles. Il en sort de partout, de son pyjama pas complètement boutonné. Avec ses petits doigts, elle essaie d'attraper la sonde gastrique dans sa bouche, mais ses gestes ne sont pas encore assez précis. Ce tuyau va jusqu'à son estomac pour lui donner tout ce dont elle a besoin. Impossible de me rappeler de toutes les explications de l'infirmière quelques heures à peine après avoir accouché.

Le pied de Laura reste accessible facilement, pour la piquer et vérifier le taux de glycémie. La moindre gouttelette de sang est si difficile à extraire qu'il faut presser sur son pied très fort. Cela la fait pleurer systématiquement. C'est dur de rester là sans vraiment pouvoir la consoler. Je n'ai qu'une envie, la porter contre moi.

Génial. Enfin, je peux m’asseoir dans le fauteuil afin de lui donner le sein. Elle est adorable et si mignonne. Elle tète bien. C’est le principal. J’ai ressenti tellement de culpabilité de l’avoir mise au monde puis abandonnée droit derrière. Je supporte mal ce sentiment qui me donne terriblement envie de pleurer. L’infirmière, très gentille elle aussi, me rassure.

— C’est tout à fait normal.

Après la tétée, je dois lui donner un petit biberon de lait maternel en complément, afin de s’assurer qu’elle mange suffisamment. Il faut qu’elle réussisse cette étape laborieuse de bien s’alimenter pour récupérer au mieux. Pour le reste, son état s’est déjà amélioré. Je suis donc missionnée pour tirer mon lait plusieurs fois dans la journée, le temps de pouvoir lui donner directement le sein lorsque l’on sera ensemble d’ici un jour ou deux.

À l’arrivée du papa dans l’après-midi, nous pouvons lui donner son premier bain. Elle a tant de cheveux que c’est difficile de bien les nettoyer. Ce moment d’échanges et de contacts est troublant. Laura a du plaisir dans l’eau avec l’infirmière qui commence les soins. Puis lorsque je suis invitée à prendre le relais, elle se met à pleurer, ne se sentant probablement pas assez en sécurité ou me sentant légèrement tendue. Lorsque son père s’en occupe à son tour, la magie opère, elle est aux anges et sourit à nouveau. Ce moment du bain est notre première vidéo de Laura et encore aujourd’hui, lorsque nous la visionnons tous ensemble, Laura et son papa aiment plaisanter et valoriser le don apaisant de mon époux. Il est vrai que les gestes sécurisants du papa se confirmeraient un jour.

Cette première journée auprès de notre fille se termine tranquillement. Nous sommes rassurés de la voir en si bonne forme, même si elle semble fatiguée et fragile. Le personnel paraît maîtriser la situation et promet un prompt rétablissement.

Ma première nuit à la maternité, loin d’elle à nouveau, est interminable. Je n’arrive plus à dormir ni à me reposer. Je ressens cette terrible culpabilité d’abandonner mon bébé, d’autant plus que l’autre

maman dans ma chambre s'occupe de son bébé pendant la nuit. Comme je sais où se trouve le service de néonatalogie, on m'autorise à aller la voir, seule.

À mon arrivée, les deux infirmières s'affairent de partout avec les quatre bébés qui pleurent en même temps. Ma fille a une tétine à côté d'elle. Je suis tout de même un peu surprise que cela se soit orchestré sans mon consentement. Cette tétine aura un impact sur le long terme !

L'équipe de nuit est un peu moins diplomate que celle de la journée, et très vite, je suis gentiment remise en place. Les soignantes n'ont pas d'autre choix que de permettre aux bébés de se calmer par la succion. Je suis plutôt conviée à les laisser pour aller me reposer, tout comme les bébés qui en ont besoin. Le ton est ferme, mais c'est nécessaire m'indique-t-on. Je repars le cœur serré.

Le jour d'après, la sonde gastrique n'est plus dans sa bouche, mais dans son nez, car la petite coquine l'a arrachée. Nous pouvons la porter, la câliner presque toute la journée, c'est génial. Elle est d'un calme olympien. Elle va beaucoup mieux et doit s'affranchir d'une épreuve délicate, celle de terminer entièrement un grand biberon pour être définitivement libérée du service. Incroyable bonne nouvelle inattendue ! Jusqu'à présent, elle n'y est pas parvenue. Mais cette fois-ci, grâce aux nombreux encouragements de ses supporters, l'infirmière lui soulevant délicatement le menton avec deux de ses doigts, la félicitant à chacune de ses déglutitions, elle réussit l'épreuve avec brio. Explosion de joie. On est euphorique. Elle vient d'accomplir un véritable marathon, un exploit incroyable. Elle a en elle toutes les ressources nécessaires.

La toute première nuit à ses côtés dans ma chambre à la maternité me procure tellement de joie ! Tandis que je la regarde dormir paisiblement dans son berceau transparent, l'infirmière s'approche doucement vers moi et me propose de dormir peau contre peau avec elle, qui l'a bien mérité. Cela va nous faire un bien fou de nous retrouver. C'est une idée sublime. L'infirmière prépare le coussin

d'allaitement sur le bord du matelas, le borde avec le drap, installe mon bébé nu qui se blottit contre moi, puis me borde à mon tour. Ce délicieux moment est magique. Les sensations sont décuplées. C'est la meilleure nuit de ma vie en tant que maman. Je n'ai quasi pas dormi, mais je suis comblée de bonheur et de sentiment d'amour.

Les deux jours suivants sont magnifiques, tout va bien. Laura tête bien, les mamelons sont mieux armés pour cette fabuleuse aventure. La famille proche vient tour à tour faire la connaissance du bébé. Notre amie Catherine passe également. On rigole bien, car à son arrivée, le papa est dans mon lit avec Laura.

— Ton accouchement s'est bien passé ? lui demande-t-elle alors.

Ma maman nous surprend. Le secret de l'arrivée d'une fille était bien gardé, et elle pensait justement que j'attendais un garçon. Même lorsque mon mari lui a annoncé la naissance d'une petite fille au téléphone, elle a cru qu'il la faisait marcher, comme à son habitude, car il aime la plaisanterie. Si bien que le jour de sa venue à la maternité, elle soulève le pyjama de Laura pour en avoir le cœur net. Sacrée maman, nous n'aurions pas osé aller jusque-là – encore que !

Le jour de la sortie, il faut obtenir une bonne note au contrôle de la visite médicale. L'interne semble entendre un souffle au cœur et veut prendre l'avis du médecin-chef. Celui-ci entend la même chose. Il est difficile de savoir quelle est l'ampleur de ce souffle, mais il est nécessaire de se diriger en cardiologie pour approfondir le diagnostic avant de rentrer à la maison. Nous ne sommes pas vraiment inquiets, car un souffle au cœur peut être bénin, comme c'est le cas pour ma part. Bref, nous partons dans une autre aile du bâtiment pour passer les examens que l'on nous a gentiment organisés le jour même.

Une adorable dame, qui a visiblement l'habitude de prendre en charge les nouveau-nés, installe confortablement Laura sur un lit douillet préalablement chauffé, légèrement de côté, bien calée dans un coussin d'allaitement. Une lampe chauffante au plafond et de jolis mobiles tournoyants complètent le sentiment de douceur chaleureuse. L'électrocardiogramme (ECG) réalisé, nous devons ensuite nous

diriger dans une salle où nous attendent les cardiologues Maurice Beghetti et Cécile Tissot, afin de faire une échographie cardiaque. C'est avec les mêmes délicatesses et gentillesse qu'ils procèdent à l'examen. Verdict : « *Il y a une petite CIV* », nous dit-on.

C'est-à-dire une communication intra-ventriculaire, soit un passage entre les deux ventricules, alors que cette paroi doit être complètement hermétique.

Rien de grave actuellement, le passage n'est pas si grand que cela. Il va être nécessaire de surveiller la CIV par des contrôles réguliers, pour vérifier qu'elle est bien tolérée, ne s'aggrave pas et que Laura continue à bien grandir. Ce type de pathologie peut soit se résorber seule dans les cinq premières années, soit être refermée par le biais d'une intervention chirurgicale le cas échéant. Pour l'heure, rien d'autre à faire que d'attendre, de veiller à ce que le bébé ne pleure pas exagérément, au risque de fatiguer le cœur, car les pleurs augmentent l'activité cardiaque, et par conséquent le passage du sang non oxygéné là où il ne faut pas. Il est important également de s'assurer que le bébé tète tranquillement, sans devenir violacé, ce qui signifierait qu'il se fatigue trop. Si tel est le cas, ou en cas de doute, les médecins restent joignables et nous transmettent leur carte de visite. Enfin, nous devons impérativement consulter un pédiatre sous 15 jours. Une montée d'adrénaline nous envahit, car nous n'avons pas de pédiatre. C'est la pénurie du côté français, dans notre région. Nous pensions faire suivre Laura par mon médecin généraliste.

— Pas question ! disent les cardiologues.

Mais pas d'inquiétude non plus : ils nous proposent le pédiatre Filippo Motta, ancien collègue qui a travaillé en tant qu'interne avec eux aux HUG et qui vient tout juste de s'installer sur Plan-les-Ouates. On ne peut pas espérer mieux, son cabinet reste proche de la frontière, non loin de chez nous, et mon assurance frontalière de santé permet une prise en charge en Suisse.

Nous rentrons à la maison tous les trois, comme anesthésiés par toutes ces nouvelles à assimiler. Au fond, rien de bien méchant, juste de la surveillance et de la bienveillance, mais un peu de soucis tout de même.

Des premiers mois usants

Nous prenons nos marques, les journées se déroulent avec aisance. Les rendez-vous chez le pédiatre M. Motta et les consultations en cardiologie à l'hôpital confirment la stabilité de la CIV. Pas de répercussion sur la croissance de Laura qui se déroule bien. Les soirées deviennent plus animées, Laura se met à pleurer systématiquement vers 18 h. Est-ce la crainte du soir ? Les moments du coucher se révèlent laborieux. C'est d'autant plus compliqué qu'il faut apprendre à la laisser pleurer pour qu'elle s'endorme seule, et en même temps rester vigilants afin qu'elle ne pleure pas exagérément et ne fatigue pas son cœur. Au début, nous tentons quelques astuces, en mettant une bouillote bien chaude dans son berceau. Mais cela ne fonctionne pas. Elle se réveille systématiquement dès qu'on la pose dans son lit.

Cette situation délicate nous poursuit pendant les deux premières années. Laura nous use et réclame beaucoup d'attention. Quelque chose semble l'angoisser, mais pourquoi uniquement le soir et nullement pendant les siestes diurnes ? Plus elle grandit, et plus cette angoisse à s'endormir seule pour la nuit augmente. Il faut lui lire des histoires, lui parler ou écouter de la musique. Bons parents que nous espérons devenir, nous n'avons jamais cédé à la tentation de dormir avec notre bébé, ou d'installer son berceau dans notre chambre, ou de la laisser s'endormir dans notre lit, ni de lui permettre de nous y rejoindre. Nous pensons que cela n'est pas bien, pas sain. Que par la suite, on n'arrivera plus à lui permettre de s'endormir seule.

Avec du recul, je pense que nous n'aurions pas dû nous formaliser autant. Nous aurions dû écouter davantage les signaux que Laura nous envoyait et accepter de la prendre de temps en temps avec nous. Surtout qu'elle avait eu un début de vie stressant. Nous avons probablement manqué de tact et de souplesse.

Puis, sont arrivées les coliques du nouveau-né, les tortillons du ventre si douloureux et difficiles à soulager. À quatre mois, sur le conseil d'une amie, nous consultons un ostéopathe, d'autant qu'elle est née par forceps. Pourquoi ne pas y avoir pensé avant ? À la fin de

la consultation, Laura est en pleine forme et visiblement affamée : pendant que je remplis mon chèque, elle se retourne pour plonger sa tête dans ma poitrine, cherchant visiblement à téter. Quelle situation embarrassante !

— Cela passera quand elle sera nourrie au biberon, me dit l'ostéo en souriant.

Parlons-en du passage au biberon ! La petite coquine nous use des semaines durant. Elle repousse systématiquement la tétine avec sa langue. Tiens ! Cela me rappelle ses premiers jours de vie, lorsqu'elle extirpait sans cesse sa sonde gastrique. Aucun des laits ne lui convient, ni le lait maternel ni le lait en poudre. Tout le monde tente de m'aider, et d'avoir l'honneur de réussir à lui faire accepter le biberon. Personne n'y parvient. Laura pleure toujours. Jusqu'au jour où mon frère fait découvrir à Laura « Bimbosan bio », un bon lait suisse au goût très proche du lait maternel. Génial ! Elle l'accepte et semble se régaler. Voilà peut-être une Suissesse bien ancrée dans ses racines ! (Je plaisante !)

2006

Nouvelles rassurantes

À 2 ans, le contrôle de la CIV n'est pas concluant. Fini la petite poupée bien sage lors des examens. À présent, c'est une jeune fille en pleine période du « *non* » et qui refuse de rester en place. Impossible de réaliser l'échographie. La cardiologue Cécile Tissot n'insiste pas. Pour elle, il est normal qu'elle manifeste un peu son ras-le-bol, depuis le temps. Et puis, sa croissance se poursuit pleinement, donc la CIV ne semble pas la déranger outre mesure.

Rendez-vous est pris une année plus tard. Rassurés, nous reprenons notre vie avec entrain.

Le contrôle des 3 ans est le tout dernier, car l'examen est sans appel : la CIV s'est résorbée spontanément ! Plus aucun passage entre les deux ventricules. Impossible de savoir précisément à quand remonte cette magie du corps humain, l'important étant qu'elle n'a plus aucune pathologie cardiaque ! Nous sommes émus et si contents d'être libérés de tout souci.

Après des embrassades chaleureuses, nous partons, persuadés de ne plus jamais revoir les cardiologues.